

A la ferme Kaporo, on trouve plein de choses, surtout si l'on ne cherche rien de particulier. Des gens qui attendent et des gens qui réparent ; des gens qui mélangent et des gens qui parlent. Il y a ceux qui soudent, celles qui cuisinent, celles qui comptent et ceux qui désossent. Certains briquettent, les autres regardent ; on roule, on court, on trébuche entre les maison de plastique et de métal. Celui qui est passé par là en garde un souvenir halluciné, un souvenir fait de poètes qui déclament, de tractopelles qui dansent et de corps pliés en deux.

Au milieu de la ferme, on trouve un grand carré de terre battue de trente mètre de côté, habité par quelques survivants. Survivants est le nom que l'on donne aux gens entre vingt et trente ans, ayant ainsi dépassé l'âge présentant le plus de risques de mourir : maladies ou accidents causent de terribles ravagent parmi les plus jeunes. Après avoir survécu, ces personnes se retrouvent à la ferme Kaporo. Dans ce carré de terre battue entouré d'une muraille de tôles, le quotidien prend des airs de tragédie, tandis que les événements les plus incroyables se déroulent sous le regard impassible des buveurs attablés aux terrasses des cafés qui bordent cette place.

La journée on y assiste à un spectacle de chiens errants en train de se chauffer au soleil. La place est balayée par le soleil avec une telle intensité qu'elle demeure inoccupée jusqu'à la fin de l'après-midi. Une vingtaine de jeunes installent des cages de football de part et d'autre du terrain qui retentit alors jusqu'à la nuit tombée des cris des joueurs et des passants qui s'improvisent supporters. Lorsque la partie s'arrête, les terrasses des maquis sont pleines. Chaque soir se déroule ensuite le même rituel : un homme passe sur le terrain pour déposer et allumer soixante et une bougies en formant un cercle d'environ dix mètres de diamètre. Elles créent une lumière douce et chaude. Le terrain n'a alors plus rien du désert inhospitalier auquel il s'apparente pendant la journée. Des centaines de voisins sont installés tout autour pour boire des Guiluxe jusqu'à cinq heure du matin.

Dans la lumière des bougies un homme apparaît, il titube une bouteille à la main ; son regard est fixé sur le sol, le regard de la foule est fixé sur lui. Il s'approche d'une terrasse et se saisit d'une enceinte qu'il emmène avec lui en zigzagant, poursuivi par trois hommes. Au milieu de tout ce monde, s'élève soudain une voix, celle de Myriam Makeba. « Regardez, voici le Pata Pata ! » entend-on. Dix survivants apparaissent au milieu du terrain. Il dansent en portant une immense colonne de chaises, qu'ils déposent au milieu. La pile de chaise culmine à trois mètres du sol. Les jeunes se mettent à prendre les chaises une par une en riant, à les lancer en l'air en se les passant. On distingue clairement les chaises qui volent entre les mains des survivants, de simples chaises en plastique coloré identiques à celles des cafés. Après les avoir fait voltiger pendant plusieurs minutes sous les cris enthousiastes des spectateurs, le groupe dispose les chaises autour des bougies, prolongeant les terrasses des maquis. Dans cette étendue de chaises, un femme se promène. Chaque soir, elle roule des hanches en tenue léopard un guirlande électrique autour du cou, au milieu des hommes qui la dévorent du regard. Elle s'éloigne avec l'un d'entre eux dans l'obscurité. Chaque soir Bountou apparaît ainsi, faisant des aller-retours entre les terrasses et des coins plus intimes de la ferme.

Un soir, un événement vient perturber ce rituel. Pendant que Bountou fait son numéro de charme, des gamins se montent sur les épaules au milieu des tables. Devant l'assemblée hilare, perchés à plusieurs mètres de hauteur, ils se lancent des quilles dans un numéro de jongle magistral. C'est alors que trois hommes portant des lunettes de soleil font irruption au milieu de la foule. Un silence tendu s'installe. C'est Molamine, le chef des bandits du quartier, venu avec ses hommes de main. Molamine crie quelque chose et aussitôt, ses acolytes bousculent sans ménagement des gens assis pour récupérer des chaises. Quarante chaises sont empilées au bord du terrain, le truand s'installe en haut de cette pile qui monte à plusieurs mètres du sol. Trônant ainsi sur le terrain, il surveille les maquis, écoute les conversations. Un par un, on vient saluer la figure d'autorité autoproclamée. Le voyou semble satisfait, à certains il glisse un billet. Au bout de quelques minutes chacun a rendu son hommage, sauf Bountou qui a totalement ignoré Molamine. L'ordre est donné de lui amener la femme rebelle. Elle se plante au pied de la colonne de chaises et regarde le chef dans les yeux les bras croisés. Molamine dégage un revolver qu'il pointe sur Bountou ; elle reste immobile face à la menace. Le bandit s'adresse à la femme qui lui tient tête calmement et lui pose une simple question à laquelle personne n'aura de réponse. Un des porte-flingues de Molamine abat Bountou à bout portant, deux balles dans la tête. Le corps sans vie s'effondre dans un mare de sang au milieu des buveurs, qui retournent à leurs boissons l'air de rien alors que les meurtriers s'enfuient à moto dans la nuit. On entend la moto hurler pendant encore un long moment. La scène a choqué certains. Quelques survivants s'emparent de Bountou qu'il portent vers le cercle de bougie. En un hommage solennel et poignant elle est allongée au milieu du terrain, dans la lueur tremblante des bougies.

Peu après après le meurtre, le corps sans vie était toujours au centre du terrain. Les bougies s'étaient éteintes depuis un moment et le musicien du quartier, Dembo, était venu avec une calebasse rythmer les discussions qui se prolongeaient jusqu'au bout de la nuit. Alors que Dembo frappait son instrument, un bruit non identifié vint se superposer à la mélodie des verres et des voix. Le sol tremble. Les verres s'entrechoquent. On se regarde d'un air curieux et inquiet à la fois. Dans l'obscurité qui règne maintenant sur le terrain, on entrevoit de grandes formes blanches bouger d'un bout à l'autre. Une de ces formes s'approche tranquillement d'un maquis. Certains reconnaissent un cheval blanc. Quelque uns se lèvent des tables, et se réfugient dans les maisons environnantes par peur d'être écrasés par ce troupeau de chevaux qui galopent en cercle sur la place, sans prêter la moindre attention au mobilier ni aux gens. Des tables volent en éclat. Les animaux déchainés sont devenus le centre de l'attention des gens qui en oublient tout le reste. Au bout de quelques minutes on allume des projecteurs sur la place, dans l'espoir de disperser les chevaux et de reprendre le fil de la soirée. Les lampes s'allument et les animaux s'éloignent. Au centre du terrain, un mare de sang. Le corps de Bountou a disparu. Tandis qu'on s'interroge, des motos traversent la ferme Kaporo à toute allure en faisant résonner leur moteur dans le ciel. A leur bord des survivants s'en vont ailleurs, en quête d'un endroit où dormir, d'amis à retrouver ou de spectateurs devant lesquels mourir.